

MAUPASSANT ET L'ABBÉ JULES

Dans le premier volume de la *Correspondance générale* de Mirbeau[1] figure un extrait de lettre de Mirbeau à Maupassant, où il remercie chaleureusement son vieux complice de son appréciation élogieuse de *L'Abbé Jules* et de l'exceptionnelle compréhension de son personnage éponyme. On y trouve notamment cette phrase énigmatique : « *Ta lettre ... m'a causé une vive joie car elle contenait une phrase sur "le fou" qui était juste et qui résumait si bien ce que j'avais tenté dans L'Abbé Jules.* »

Phrase énigmatique, parce que, de cette lettre de félicitations de Maupassant, on ne connaissait également qu'un frustrant extrait de catalogue[2], certes fort intéressant et qui révèle en effet sa compréhension de ce que Mirbeau a entendu faire, mais où n'est malheureusement pas reproduite « *la phrase sur "le fou"* ». Or voici qu'à l'occasion d'une vente récente, il a été possible de retrouver cette lettre et de la photocopier, et une personne, spécialiste de Maupassant, m'a offert la primeur de cette découverte. Je la remercie bien sincèrement de son aide précieuse.

Cette lettre complète n'est pas tellement plus longue que l'extrait de catalogue. Mais, grâce au paragraphe supprimé dans la notice du catalogue de 1970, elle permet tout d'abord, et accessoirement, de préciser, en la corrigeant légèrement, la datation de la lettre de Mirbeau et, partant, d'invertir l'ordre de publication de deux de ses lettres : sa missive à Maupassant (n° 511) date sans doute de la fin mars et précède celle adressée à un ami et critique inconnu, qui pourrait bien être Jean Lorrain (n° 503). Ensuite et surtout, on a l'extrême surprise de découvrir, dans le deuxième paragraphe de la lettre de Maupassant, une phrase que Mirbeau reprend presque textuellement à son compte dans sa propre lettre au supposé Jean Lorrain, et apparemment[3] sans citer la source de son inspiration ! On a beau savoir qu'il est coutumier de ce type de plagiat — il lui est notamment arrivé de reprendre des passages entiers de Félicien Rops dans un article, comme il le lui avoue le 25 février 1886[4]... — et qu'il n'hésite pas non plus, pour les besoins de la cause, à manipuler un autre critique influent, Philippe Gille, du *Figaro*, en fabriquant sur mesure une fausse lettre de Tolstoï aussi élogieuse et pénétrante — et pour cause ! — que la vraie lettre de Maupassant [5], on ne saurait manquer de tiquer devant cette citation qui n'en est pas vraiment une.

L'explication la plus probable tient à la convergence de deux esprits fraternels, qui, nonobstant leurs différends passés[6], sont également sensibles au tragique de l'humaine condition et aux contradictions de l'humaine nature, et également soucieux de les suggérer littérairement : Maupassant a manifesté une telle intelligence de l'œuvre que le romancier, tout « naturellement », reprend les termes mêmes de la lettre de son ami, sans avoir plus conscience de la plagier que Voltaire, quand il lui arrivait de « citer » machinalement, dans ses tragédies, des vers de Corneille ou de Racine qui encombraient sa mémoire.

Si l'on compare les deux versions, l'originale de Guy et la copie d'Octave, on note trois menues différences, qui ne sont pas négligeables pour autant : Mirbeau ne semble pas avoir repris à son compte trois mots de la lettre de Maupassant : « *tempéraments* », « *mystérieux* » et « *légèrement* ». L'absence de ce dernier adverbe est sans doute facilement explicable par le souci de ménager le critique destinataire de la lettre en ne le mélangeant pas à la tourbe des esprits légers et superficiels. Si Mirbeau emploie le mot « *êtres* » plutôt que « *tempéraments* », qui lui est pourtant familier, peut-être faut-il y voir le souci de ne pas réduire la portée métaphysique du personnage de l'abbé Jules, en ramenant son cas à un vulgaire problème pathologique et en l'expliquant, à la mode naturaliste, par le simple jeu de forces psycho-physiologiques, même s'il leur accorde une certaine importance au début du chapitre III de la première partie du roman. Quant au qualificatif de « *mystérieux* », que Mirbeau ne rechigne pas à employer par ailleurs quand il s'agit de mettre en lumière les limites de la science positive et, par opposition, les fulgurantes révélations de la poésie et de l'art[7], peut-être lui apparaît-il trop chargé de connotations religieuses pour s'appliquer à un personnage, certes indéchiffrable et énigmatique[8] pour le commun des mortels, mais qui n'en est pas moins à ses yeux un homme comme les autres, avec ses faiblesses, ses vilenies, ses

contradictions et ses déchirements, il est vrai paroxystiques, et obéissant à son propre « *mécanisme* » interne[9], sans qu'on puisse pour autant y voir de véritables « mystères ».

Ainsi, la découverte de la totalité de la lettre de Maupassant nous apporte-t-elle la confirmation de la communion spirituelle des deux amis, en même temps qu'elle jette, une nouvelle fois, une lumière crue sur les procédés de Mirbeau et qu'elle nous permet de mieux comprendre la façon dont le romancier a conçu son personnage.

Pierre MICHEL

LETTRE INÉDITE DE MAUPASSANT À MIRBEAU

SUR LE BEL-AMI

(CANNES)

[fin mars 1888]

G M

Mon cher ami,

J'allais t'écrire en Bretagne[10] quand j'ai su par notre ami Claude Monet[11] que tu quittais le nord. J'ai d'abord voulu attendre ton arrivée ici[12] et puis j'aime mieux te dire tout de suite combien j'aime ton abbé Jules. Il m'a donné la notion précise de ce qu'est un damné. Ce vieux mot s'est éclairé pour moi à cette lecture, et j'ai suivi, avec angoisse, tous les bonds de cette âme de possédé[13]. Il est hallucinant, effrayant et sympathique, cet homme, dont toutes les idées, tous les sens, tous les goûts sont déchaînés.

C'est là un beau livre parce qu'il est profond. Il explique un de ces tempéraments mystérieux et exceptionnels, bien que fréquents, dont la rencontre nous étonne, et dont on dit légèrement : « C'est un fou », sans chercher à découvrir le mécanisme déréglé de ces êtres[14].

Je te félicite bien sincèrement en te serrant amicalement la main.

Guy de Maupassant

[1] Volume paru aux éditions de l'Âge d'Homme, Lausanne, 2003. Cette lettre se trouve p. 779 et je l'ai datée approximativement du « début avril 1888 ».[2] Je l'ai citée dans une note de la lettre à Claude Monet de la fin mars ou début avril 1888 (*op. cit.*, p. 776).[3] « Apparemment », parce que, là encore, il s'agit d'un extrait de catalogue et que, dans ce type de notices, les erreurs de lecture et les résumés fantaisistes ne sont pas rares.[4] *Correspondance générale*, t. I, p. 508. L'article, intitulé « Une voiture de masques » et signé du pseudonyme d'Henry Lys, a paru dans *Le Gaulois* du 8 mars 1886. Sur les relations entre Mirbeau et Félicien Rops et les autres « emprunts » du romancier au peintre, voir l'article d'Hélène Védrine dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 124-140.[5] Voir sa lettre à Philippe Gille du 20 avril 1888, *ibid.*, p. 785. Sur cette affaire, on peut se reporter à deux de mes articles : « Les mystifications épistolaires d'Octave Mirbeau », *Revue de l'Aire*, n° 28, décembre 2002, pp. 77-84 ; et « La correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques », in *Lettre et critique*, Actes du colloque de Brest d'avril 2001, sous la direction de Pierre Dufief, Presses de l'Université de Bretagne Occidentale, juin 2003, pp. 181-202.

[6] Sur ces différends, voir notamment l'article d'Adrian Ritchie, « Mirbeau, Maupassant et l'enragé cancan de la publicité », dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, pp. 192-197.

[7] Dans sa chronique « Impressions littéraires » (*Le Figaro*, 29 juin 1888), Mirbeau écrira notamment : « [...] je prétends que le poète, si perdu qu'il soit dans ses rêves, pénètre bien plus avant, dans le mystère des choses et des êtres, que les micrographes et les histologues, qui s'en vont, une loupe à l'œil et une lancette à la main, compter les grains de peau d'un visage, et couper en quatre les poils d'une verrue. »

[8] Mirbeau écrit de l'abbé Jules, au chapitre III de la première partie du roman : « Jules demeura toute sa vie une indéchiffrable énigme » (*Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2000, tome I, p. 352).

[9] Ce terme de « mécanisme » pourrait faire croire que le romancier se rallie à la vulgate naturaliste. Il n'en est évidemment rien. Matérialiste radical, il pense, certes, que des lois infrangibles — parmi lesquelles ce qu'il appelle la « loi du meurtre » — régissent la nature et que tous les hommes, même s'ils n'en ont pas conscience, obéissent à des mécanismes ; mais ceux-ci sont si complexes et si profondément enfouis dans les abysses des êtres et des choses, que la science positive serait bien en peine de les expliquer (voir la note 7).

[10] Mirbeau habite alors à Kérisper, près d'Auray (Morbihan), depuis juillet 1887. Mais il y souffre de la malaria et est aux prises avec ce qu'on a scrupule à appeler la « Justice », dans le cadre de l'affaire Gyp, et il songe à fuir l'une et l'autre en émigrant vers le sud, comme il en a informé Claude Monet.

[11] Monet séjourne sur la Côte d'Azur, à Antibes, depuis le 12 janvier. Dernièrement, il a rencontré Maupassant à Cannes, et il a écrit, le 25 mars, à sa compagne Alice Hoschedé : « Il m'a parlé de Mirbeau, de son livre qu'il trouve très beau, lui » (cité par Daniel Wildenstein, *Claude Monet, biographie et catalogue raisonné*, Lausanne, 1979, tome III, p. 233). Il est à noter que ce « lui » implique que la conformiste Alice Hoschedé a dû être vivement choquée par *L'Abbé Jules* et l'a fait savoir à son compagnon, lequel s'abrite derrière l'incontestable autorité littéraire de Maupassant pour mieux faire accepter son propre jugement élogieux.

[12] Mirbeau n'arrivera à Cannes que le jeudi 26 avril, après avoir passé cinq jours à Paris, à l'hôtel du Helder. Claude Monet ira l'attendre à la gare.

[13] Ce terme ne saurait manquer d'évoquer le célèbre roman de Dostoïevski *Biessy*, dont la traduction française, par Victor Derély, jugée aujourd'hui infidèle, a paru en 1885 sous le titre *Les Possédés*. Or il se trouve précisément que, dans le roman de Mirbeau, l'influence majeure est celle de Dostoïevski, qui a été une véritable « révélation » pour lui et en qui il voit un « dénudeur d'âmes », comme il l'écrivait à Auguste Rodin en juillet 1887 (*Correspondance générale*, t. I, p. 684). Voir notre préface au roman, dans notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* (tome II, pp. 307-318) et sur le site Internet des éditions du Boucher.

[14] Cette phrase figure, avec quelques variantes (voir *supra* la fin de notre introduction), dans une lettre de... Mirbeau à un critique, qui pourrait être Jean Lorrain : « [...] un de ces êtres d'exception – bien que fréquents – dont la rencontre nous étonne et dont on dit "c'est un fou" sans chercher à découvrir le mécanisme de ces êtres dérégés. » La formule implique que, si Jules est exceptionnel par la force de ses pulsions, de ses exigences et de ses contradictions poussées au paroxysme, il n'en est pas moins représentatif de l'humanité. Pour son créateur, son cas extrême est même doublement symptomatique : d'une part et généralement, du tragique de la condition humaine et du dualisme de notre humaine nature, tiraillée entre des « postulations » contradictoires et simultanées, condition et nature qu'il partage avec le commun des mortels ; et, d'autre part et plus précisément, de la condition de l'homme contemporain aux prises avec des bouleversements culturels susceptibles d'entraîner des « cassures » et des « explosions », et coincé « entre deux abîmes ». Mirbeau s'en expliquera le 29 juin suivant dans « Impressions littéraires » (*loc. cit.*), mais sans faire précisément référence au personnage de Jules, auquel il pense de toute évidence : « Chaque individu, surtout

*l'individu d'aujourd'hui, dont la civilisation trop développée a déformé les tendances primitives et les naturels instincts, l'individu que tourmentent et surmènent les hâtes, les fièvres, les vices, les névroses, les systèmes, les doutes, les aspirations confuses, les mille besoins factices et contraires l'un à l'autre des époques de progrès, des sociétés transitoires en travail de renouvellement ; l'individu placé, **comme nous le sommes tous**, entre deux abîmes, sur les confins du vieux monde agonisant, au bord du monde nouveau, dont l'aurore pointe parmi les brumes qui montent de l'ignoré ; cet individu-là, profondément fouillé dans l'intime et le caché de son être, n'est-il point une exception ? Et pourtant **nous en sommes tous là**. Et n'est-ce point la pire des conventions que de vouloir ramener l'humanité à un mécanisme régulier, tranquille et prévu, sans les cassures et les explosions inévitables ! » (Suit le passage cité note 7.) Cette « convention » prétendument scientifique qu'il dénonce est aussi bien celle des naturalistes de stricte obéissance que celle de la psychologie « *en toc* » de Paul Bourget, armé de son prétentieux et dérisoire « *scalpel* ».*